



HAL
open science

L'art de la cithare qin

Simon Debierre

► **To cite this version:**

| Simon Debierre. L'art de la cithare qin. 2021. hal-03982411

HAL Id: hal-03982411

<https://hal.science/hal-03982411v1>

Submitted on 10 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

« L'art de la cithare qin »

Actualités de l'École Pratique des Hautes Études

À l'occasion de la Fête de la Musique, Simon DEBIERRE, doctorant à l'EPHE - PSL, nous fait découvrir l'art de la cithare qin.

Pourquoi vous intéressez-vous à l'art de la cithare qin ?

Cet intérêt est d'abord né d'une fascination pour l'instrument dès la première écoute lors de l'un de mes séjours en Chine...

L'émerveillement initial passé, cette passion naissante a pu se nourrir ensuite de rencontres décisives avec des professeurs formidables, qui chacun ont su m'encadrer dans mes études autour de cette cithare : le trompettiste et joueur de qin Luca BONVINI, puis Mme DAI Xiaolian Professeure en Musique traditionnelle chinoise au Conservatoire National de Musique de Shanghai, et enfin M. Rainier LANSELLE, Directeur d'études à l'EPHE à la Section des Sciences historiques et philologiques.

Enfin cette aventure n'aurait pas été envisageable sans le soutien de mes proches ainsi que l'existence de programmes de soutien à la recherche : hier grâce au programme de bourse du gouvernement chinois portée par le Conservatoire national de Shanghai et aujourd'hui grâce au contrat doctoral PSL du programme gradué Sciences historiques porté par l'EPHE.

Qin signifie littéralement « instrument à cordes ». Ce cordophone sans frettes ni chevalets appartient à la famille des cithares et se pince à même les doigts et les ongles. Cet art nous plonge au cœur de

l'histoire de la musique chinoise pour deux raisons principales.

Premièrement, le *qin* s'est pratiqué dans une facture instrumentale restée fondamentalement inchangée depuis la dynastie des Tang (618–906 de notre ère) comme en témoigne la datation des plus anciens exemplaires conservés et même encore joués aujourd'hui. Cette continuité historique remonterait même jusqu'aux Han Orientaux (25–220) selon la tradition philologique de son étude.

Deuxièmement, cette longévité exceptionnelle s'accompagne en Asie orientale de la plus grande collection de sources écrites dédiées à un instrument : le plus ancien manuscrit conservé, *Orchidée cachée (Youlan)*, daterait du 7^{ème} siècle. Le répertoire prémoderne du *qin*, sous la forme de tablatures, totalise ainsi près de 2000 airs, répartis en quelques 150 manuels publiés à intervalles réguliers depuis l'ouvrage cardinal du prince ZHU Quan (1378–1448), les *Notations secrètes et merveilleuses (Shenqi mipu)* achevées en 1425.

Véritable marqueur de l'identité impériale et favori des lettrés, le *qin* a bénéficié d'une représentation singulière à travers les âges ; dans la musique bien sûr, mais aussi la littérature, le théâtre ou la peinture. Il offre de ce fait une clef de compréhension remarquable de la culture chinoise.

La musique chinoise traditionnelle est-elle en voie de disparition ?

Vaste question ! Si l'on entend par ce terme les musiques rituelles de l'orthodoxie confucéenne telle qu'elles se pratiquaient à la cour (*yayue*), alors cette tradition s'est même éteinte avec la chute de l'empire en 1911 et l'avènement progressif de la Nouvelle musique (*xin*

yinyue). Avant d'être par la suite mis au service du réalisme socialiste après 1949, ce grand mouvement réformateur s'est développé dès la période républicaine avec la modernisation des institutions musicales. Notons à cet égard deux étapes essentielles impulsées par CAI Yuanpei (1868–1940) :

celle de la fondation en 1919 de la première Association de recherche musicologique à l'université de Pékin, puis en 1927 du premier Conservatoire national à Shanghai. Plus concrètement, cette évolution de la « musique chinoise traditionnelle » se caractérise par les deux aspects suivants.

D'abord sous l'angle pratique, on assiste en parallèle à l'introduction de tout l'*instrumentarium* occidental et à une vague de rénovations dans la facture musicale chinoise. À titre d'exemple, les cordes en soie disparaissent au profit du métal, abandonnant au passage le diapason impérial pour adopter la convention internationale du *la* 440. Le système d'accordage est également modifié pour permettre l'usage de demi-tons tempérés. Les notations diatoniques *gongche* et *wusheng* et la notation chromatique *lülü* tombent en désuétude. Elles laissent place aux notations solfiées de la portée ainsi qu'au système chiffré *jianpu* dérivé de la méthode Galin-Paris-Chevé, elle-même inspirée par un certain ROUSSEAU. Dans un tel contexte, l'art du *qin*, perd sa prépondérance pour les musicographes même si d'importants réformateurs en restent de fins interprètes. On pensera en particulier à ZHENG Jinwen (1872–1935) et ZHANG Ziqian (1899–1991), deux membres fondateurs de la Société de musique universelle (Datong yuehui), célèbre comme premier ensemble doté d'une orchestration moderne pérenne, et fondée vraisemblablement entre deux platanes d'un beau jour de mai 1919 au 1004 de l'ancienne avenue Édouard VII en pleine concession française à Shanghai. Le *qin*, dont la sonorité reste comparativement tenue malgré l'adoption des cordes métalliques, se trouve marginalisé dans les nouvelles orchestrations, faute de succès dans les diverses tentatives de rénovation. Le poids de son héritage et la richesse de son répertoire ne sont peut-être pas non plus étrangers à ce qui se perçoit aujourd'hui de plus en plus comme une préservation.

Ensuite sous l'angle théorique, une révolution s'opère dans l'écriture musicale chinoise. Cette dernière intègre l'harmonie tonale ainsi que le contrepoint rigoureux à une tradition jusqu'alors restée principalement hétérophonique. Ces techniques, qui en Europe rencontrent un succès à l'époque baroque, sont pourtant bien connues des élites chinoises au travers des nombreux échanges diplomatiques assurés par la Mission jésuite (1582–1773). Citons ici l'introduction à la cour impériale d'un clavicorde par Matteo RICCI (1552–1610) dès 1601. Mais la dernière dynastie Qing (1644–1911) s'enferme progressivement dans un véritable conservatisme, alors qu'elle hérite pourtant d'une longue tradition de théorie musicale. La cour mandchoue conserve en particulier les travaux du prince ZHU Zaiyu (1536–1611), dont le calcul de la division de la gamme tempérée dès 1581 s'avère par ailleurs concomitant à celui de Vincent GALILÉE (1520–1591). De même, si l'orthodoxie confucéenne privilégie un univers pentatonique, elle connaît également la génération des échelles heptatoniques et chromatiques comme l'attestent les écrits sur les rapports générateurs obtenus par la méthode de « l'augmentation et de la diminution d'une division par trois » (*sanfen sunyi*), dont le calcul fractionnaire jusqu'à six chiffres est consigné avec précision dès la dynastie des Han Occidentaux (~206–9) dans les *Mémoires historiques* (*Shiji*) de SIMA Qian (~145–~86 avant notre ère).

Mais, pour finir, « la musique chinoise traditionnelle » ne saurait se limiter à la musique confucéenne ou à la Nouvelle musique. De nombreuses autres traditions ont su traverser le 20ème siècle et s'adapter aux vicissitudes de la période moderne. La pérennité de toutes ces musiques dites « folkloriques » (*minyue*) ou « nationales » (*guoyue*) se retrouve dans la diversité des répertoires régionaux encore écoutés à ce jour. Citons la musique des liturgies bouddhiques et taoïstes, celle des ensembles populaires tels que les

« Soies et bambous au Sud du Fleuve [bleue] » (*jiangnan sizhu*) ou les « Sons du Sud » (*nanyin*) pour ne mentionner que ces deux genres majeurs. Ou bien encore toute la tradition des schèmes prosodiques

(*cipai*), qui rythment inlassablement le genre théâtral depuis ses origines. Tous ces genres constituent autant de témoignages de la vitalité du patrimoine musical chinois.

Comment sensibiliser les jeunes à la musique traditionnelle ?

Je dirais qu'aujourd'hui l'accès le plus immédiat reste internet et ses plateformes musicales en accès-libre. Elles peuvent agir comme un formidable tremplin vers la découverte d'une multitude de traditions musicales ; mais sous réserve de savoir parfois où chercher, tant l'offre peut être pléthorique et varier qualitativement. Néanmoins, rien ne saurait remplacer l'expérience musicale *in situ*. C'est pourquoi il s'agira, lorsque la situation

sanitaire le permettra, de continuer à faire vivre ces musiques dans les lieux classiques de la valorisation musicale. Je pense ici à l'ensemble des acteurs du monde culturel et éducatif : les salles de concert, les musées, les universités mais aussi les associations, collèges, lycées et les conservatoires municipaux ; tout cela dans l'espoir de susciter chez les plus jeunes, qui sait, des vocations et créer à terme de nouvelles filières.

Courte biographie

Simon Debierre est diplômé de l'École Supérieure de Commerce de Paris (ESCP-Europe) et du Conservatoire National de Shanghai (SHCM). Il effectue son doctorat à l'École Pratique des Hautes Études-PSL et est rattaché au Centre de recherche sur les civilisations de l'Asie orientale (CRCAO). Il a notamment dirigé le « Festival des Sept cordes » à l'occasion du Nouvel An chinois en février 2019.

Illustrations et légendes



Image 1 : Société des Étoiles cinématographiques de Shanghai (Shanghai Mingxing jingpian gongsi), 9 avril 1933, *Société de musique universelle (Datong yuehui) interprétant l'air de la Grande musique orientale (Dongfang dayue)*, reproduction photographique : SHEN Zhongzhang, ©Musée des instruments de musique orientaux, Shanghai.



Image 2 : ZHU Quan(1378–1448), 1425, *Notations secrètes et merveilleuses (Shenqi mipu)*, manuel pour cithare *qin*, pages 1-a et 1-b du feuillet *shang*, impression xylographique sur papier, ©Bibliothèque de Shanghai, Shanghai.



Image 3 :TANG Kai, 1712, *Résonances automnales (Qiulai)*, cithare *qin* en bois de taxus, 132,2 x 237 cm et longueur vibr. 111,55 cm, photo de Claude GERMAIN, ©Cité de la musique Philharmonie de Paris, Paris.



Image 4 : Anonyme, dynastie Song (960–1279), *Peinture [sur le thème] des Dix-huit lettrés* (membres de l'Académie des belles lettres fondée par l'empereur Tai Zong 599–649), encre et couleurs sur soie, 173,5 x 102,9 cm, rouleau vertical, ©Musée National du Palais, Taipei.